

INTRODUCTION

Le rituel et ses approches

Depuis les années 1980, sous l'impulsion de l'anthropologie, de la sociologie, de l'ethnologie et de l'éthologie, l'étude des rituels s'est imposée avec force sur la scène historiographique internationale et est devenue un enjeu de discussions épistémologiques très vives autour de la définition, de la nature et de la place du rituel dans la société.

Le questionnement est d'une rare complexité et les réponses jamais consensuelles. Celui de la définition même de l'objet, tout d'abord, de ce qui le distingue du cérémonial ou, plus généralement, de toute action coutumière. Celui du rapport que le rituel entretient avec le symbole et le mythe ensuite, ou encore avec la norme juridique, le sacré et le religieux. Enfin, le lien entre rituel et politique ne laisse pas de poser des problèmes cruciaux : l'idée qu'il serait consubstantiel aux formes de transcendance du pouvoir mérite attention et invite à se demander si le rituel survit à la rupture de l'unité médiévale entre corps mystique de l'Église et corps laïc de l'État. Le processus de prétendue « déritualisation », à l'œuvre dans nos sociétés contemporaines et que les sciences sociales désignent elles-mêmes comme leur propre moteur, n'est-il pas pour partie un leurre ? À tout le moins, il comporte un certain nombre d'exceptions et de contre-exemples qui ne se réduisent en rien à des survivances anecdotiques.

Le premier obstacle rencontré dans l'analyse des rituels résulte donc de cette complexité du concept, toujours mobile et aux contours flous. D'où l'impossibilité de se référer à une définition stricte, capable de faire l'unanimité des chercheurs. On constate qu'une profusion d'acceptions n'ont cessé, depuis les théories des pères fondateurs des sciences sociales, tels Émile Durkheim et Marcel Mauss, de se succéder, de se juxtaposer et de se contredire. On se heurte ici à la difficulté, quasi insurmontable, de trouver une réponse définitive pour caractériser des phénomènes relevant de catégories interprétatives subjectives, d'autant plus complexes qu'interviennent les méthodes et approches propres à chaque discipline¹.

¹ Pour la profusion de définitions du rituel se distinguant d'une discipline à

Pour l'analyse des rites, comme pour de nombreux autres objets de recherche, l'effort de l'historien consiste en particulier à rapporter des théories sociales, fondées parfois sur l'analyse anthropologique des sociétés archaïques, au contexte historique étudié, à les assimiler et à les inscrire dans une dimension spatio-temporelle définie, rythmée par ses propres scansion. Il n'y a là, bien évidemment, rien que de très banal, la confrontation à une pluralité de temps étant depuis l'œuvre magistrale de Fernand Braudel une constante dans la démarche historique. Néanmoins, pour l'étude des rituels, le rapport au temps se fait plus complexe encore, car il institue un espace-temps singulier, qui, tout en étant cyclique et répétitif, devient immuable, circulaire et atemporel au moment de sa mise en œuvre². Comment donc saisir le rituel dans le flux de l'histoire ?

En second lieu, l'approche historique amène à composer avec l'hétérogénéité des traditions historiographiques nationales dont chacune bénéficie de pratiques et de références méthodologiques propres. Ce qui, de toute évidence, n'empêche pas les relations et les fascinations réciproques entre les pays, notamment pour les médiévistes qui, à partir de la figure emblématique de Marc Bloch, ont joué un rôle majeur dans les échanges culturels entre écoles historiographiques. En effet, l'apport des études médiévales a été essentiel pour le développement et le progrès des recherches sur les rituels dans de nouvelles directions, et celles-ci ont contribué, à travers un regard sensible aux influences pluridisciplinaires, au renouveau des perspectives d'interprétation du concept³.

l'autre des sciences sociales voir, entre autres : C. Rivière, *Rite*, dans Sylvain Auroux (dir.), *Les notions philosophiques*, Paris, 1990, t. II, p. 2278-2279 et F. Weber, *Rite*, dans *ibid.*, p. 2279-2280 ; G. Lewis, *Riti*, dans *Enciclopedia delle scienze sociali*, Rome, 1997, vol. VII, p. 464-473 ; V. Valeri, *Rito*, dans *Enciclopedia*, Turin, 1981, p. 229-243 ; R. Jacob, *Rituel*, dans M. Zink, C. Gauvard et A. de Libera, *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, 2002, p. 1219-1221.

² Dans la lignée de ces remarques sur la complexité du rapport du rituel au temps, voir É. Crouzet-Pavan, *Conclusion*, dans J. Chiffolleau, L. Martines et A. Paravicini Bagliani (dir.), *Riti e rituali nelle società medievali*, Spolète, 1994, p. 329-334.

³ Sur les apports des médiévistes allemands et français à l'étude des rituels et l'état actuel de leurs orientations de recherche, voir J.-C. Schmitt, J. Revel et O. G. Oexle (dir.), *Les tendances actuelles de l'histoire du Moyen Âge en France et en Allemagne*, Paris, 2002, en particulier G. Althoff, *Les rituels*, p. 231-242 ; G. Melville, *L'institutionnalité médiévale dans sa pluridimensionnalité*, p. 243-264 ; P. Buc, *Rituels et institutions, Commentaire*, p. 265-268 ; C. Gauvard, *Le rituel, objet d'histoire*, p. 269-281. Voir aussi l'avant-propos à J. Chiffolleau, L. Martines et A. Paravicini Bagliani (dir.), *op. cit.*, p. VII-XIV. Les réflexions suivantes sur les historiographies allemande et française se réfèrent pour l'essentiel à ces travaux.

Dans l'historiographie des trois pays – France, Allemagne et Italie – que nous avons retenus pour cadre de notre enquête, c'est l'école historique allemande qui se distingue par la plus longue et solide tradition d'études sur les rituels, demeurée vivace jusqu'à nos jours. Elle prend ses racines dans le courant érudit du positivisme qui au XIX^e siècle converge avec celui de l'histoire du droit. Ce filon d'études juridiques centré sur la nature et la genèse des institutions germaniques a accordé une place importante aux coutumes en relation avec le droit. Au siècle suivant, la réflexion sur les rituels s'est enrichie grâce aux apports de la théologie et aux travaux de la « Staatsymbolik » sur les symboles du pouvoir politique, influencés par l'œuvre de Percy E. Schramm⁴. Mais dans la plus longue durée, c'est sans doute le destin et l'œuvre du grand médiéviste Ernst Kantorowicz qui illustrent le mieux les enjeux fondamentaux de cette question sur le plan historiographique. Par-delà les retournements idéologiques opérés, il est une des figures majeures de ce glissement du médiévisme d'Allemagne aux États-Unis, glissement dans lequel le rituel apparaît comme un trait d'union⁵. Ces trois traditions, comme Gerd Althoff l'a souligné, ont partagé une même conception du rituel entendu comme la mise en œuvre d'une entité supérieure créatrice d'ordre⁶.

Dans cette lignée, l'historiographie allemande beaucoup plus récente a joué un rôle essentiel dans le dépassement des thèses fonctionnalistes de la sociologie durkheimienne, revisités et développés dans les pays anglo-saxons via Alfred Reginald Radcliffe-Brown⁷. En effet, ce courant fonctionnaliste, qui a assimilé le rituel

⁴ P. E. Schramm, *Die deutschen Kaiser und Könige in Bildern ihrer Zeit*, 2 vol., Leipzig, 1928.

⁵ E. Kantorowicz, *Les deux corps du roi, essai sur la théologie politique au Moyen Âge*, trad. fr., Paris, 1989 [*The King's Two Bodies. A Study in Medieval Political Theology*, Princeton, 1957]. Sur cette question historiographique, voir F. J. Capistegui, *Ernst Kantorowicz (1895-1963)*, dans J. Aurell et F. Crosas (dir.), *Rewriting the Middle Ages in the Twentieth Century*, Turnhout, 2005, p. 195-221, et les références bibliographiques citées.

⁶ G. Althoff, *Les rituels*, dans J.-C. Schmitt, J. Revel et O. G. Oexle (dir.), *op. cit.*, p. 231-242. Sur ce point, voir : P. Buc, *Rituels et institutions*, dans *ibid.*, p. 265-268.

⁷ Pour Émile Durkheim les rites seraient des « règles de conduite qui prescrivent comment l'homme doit se comporter avec les choses sacrées » : É. Durkheim, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, 1985⁷, [1912], p. 56. Alfred Reginald Radcliffe-Brown considère les rites comme « les expressions symboliques réglées de certains sentiments » et il leur attribue la fonction « de régler, de maintenir et de transmettre d'une génération à l'autre, des sentiments dont dépend la constitution de la société », A. Reginald Radcliffe-Brown, *Structure et fonction dans la société primitive*, trad. de F. et L. Marin, Paris, 1968, p. 245-275, en particulier p. 250. Sur ces aspects, voir : C. Rivière, *Rite*, cit. et F. Weber, *Rite*, dans *ibid.*, p. 2279-2280 ; V. Valeri, *op. cit.*, p. 215-217.

à la notion de représentation ou signe, a été très en vogue dans les années 1960-1970, conduisant un grand nombre d'historiens à ne l'envisager qu'en termes d'instrument au service du pouvoir⁸. Or, les nouvelles recherches de Gert Melville sur l'institutionnalité et l'historicité d'une part et celles de Gerd Althoff sur les formes de la communication publique d'autre part ont contribué au dépassement d'une telle vision et elles en ont en partie renversé la problématique, se rapprochant ainsi de la perspective anthropologique de Clifford Geertz⁹. Cet apport majeur de l'école historique allemande a permis de le considérer à l'égal de toute autre structure propre au Moyen Âge et de dépasser l'opposition née au sein du fonctionnalisme entre les théories du type de celle de Radcliffe-Brown, assignant au rituel le rôle d'expression symbolique des sentiments et des émotions liés aux besoins de la société, et celles de l'anthropologie de Max Gluckman et de Victor Turner, qui lui attribuent un potentiel effectif de transformation de la réalité¹⁰.

Aujourd'hui les historiens, bien qu'ils n'aient pas tranché cette question, s'accordent en général à lui reconnaître de telles capacités ; ils vont jusqu'à y voir un élément essentiel du corps social créateur de réalité et de communication, ce qui pour Philippe Buc revient à l'assimiler à l'ordre institutionnel lui-même¹¹.

En France, bien plus que vers la sociologie, l'étude des rituels s'est tournée vers l'anthropologie ou, davantage encore, vers l'éthologie fortement marquée par la tradition folkloriste. Dans ce cadre, une place particulière revient au modèle des « rites de passage » élaboré par Arnold Van Gennep : à travers le recours à la notion de « liminaire », ce dernier a mis en évidence la particularité de la dimension spatiale et temporelle des rituels, liée à un état de transition permettant d'appréhender ce qui est ordinairement caché¹².

⁸ Sur les apports de l'historiographie allemande et les liens avec les travaux français, voir : C. Gauvard, *Le rituel, objet d'histoire*, dans J.-C. Schmitt, J. Revel et O. G. Oexle (dir.), *op. cit.*, p. 269-281.

⁹ C. Geertz, *The Interpretation of Cultures : selected essays*, New York, 1993 [1973].

¹⁰ Max Gluckman et Victor Turner reconnaissent au rituel la fonction de rétablir l'ordre social là où les instruments juridiques ne sont plus en mesure de le faire. D'autre part, ce dernier mettant l'accent sur son rôle de dramatisation, lui attribue la capacité de rendre visible ce qui ne l'est pas : M. Gluckman, *Politics, law and ritual in tribal society*, Chicago, 1965 ; V. W. Turner, *Le Phénomène rituel. Structure et contre-structure*, trad. de l'anglais par G. Guillet, Paris, 1990 [*The Ritual Process. Structure and Anti-structure*, Londres, 1969]. Pour ces interprétations, voir V. Valeri, *op. cit.*, p. 217-222.

¹¹ P. Buc, *Rituels et institutions*, dans J.-C. Schmitt, J. Revel et O. G. Oexle (dir.), *op. cit.*, p. 265-268. Voir aussi Id., *Dangereux rituels. De l'Histoire médiévale aux sciences sociales*, Paris, 2003.

¹² A. Van Gennep, *Les rites de passage*, Paris, 1981 [1909].

Cette approche développée et revisitée par de nombreux théoriciens, comme Turner et Geertz, a connu un succès indéniable parmi les historiens français qui ont emprunté – et continuent à le faire – le schéma de Van Gennep, dont la valeur heuristique n'a pas été remise en cause et le concept demeure à présent toujours opératoire. Pour sa part, Pierre Bourdieu a proposé une lecture novatrice des rites de passage qu'il préfère qualifier de « rites d'institution » : dépassant le domaine proprement religieux et sacré, ceux-ci établissent des limites sociales qui séparent diverses catégories, tout en permettant leur transgression provisoire et leur contestation parodique¹³.

D'autre part, l'histoire des rituels est en France étroitement liée à l'École des Annales et à son évolution épistémologique. C'est au tournant des années 1970, avec le déclin de l'histoire économique marxiste, que cette École s'ouvre à nouveau à l'anthropologie et à l'ethnologie et qu'elle revigore son penchant initial pour les mentalités et les représentations. Sous l'influence de la « Nouvelle Histoire » et du structuralisme de Claude Lévi-Strauss, les rituels tout comme les symboles, les signes, l'imaginaire et les mythes, avec lesquels ils entretiennent des rapports étroits, deviennent des objets privilégiés de l'historiographie française et en particulier des études sur le Moyen Âge.

Et c'est toujours dans la foulée de l'histoire des mentalités et des représentations que l'on accorde une nouvelle attention tant à l'œuvre de Marc Bloch qu'à celles d'Ernst Kantorowicz déjà cité, et de son disciple Ralph E. Giesey¹⁴. Ces travaux ont fortement influencé un courant d'études, très fécond en France, sur les rituels politiques et, en particulier, sur les grandes cérémonies royales de la fin du Moyen Âge et des temps modernes (le sacre, les funérailles, les entrées dans les villes, les lits de justice). Or, cette orientation des recherches a rejoint les problématiques de la genèse de l'État moderne et de l'affermissement de la monarchie absolue¹⁵. C'est ainsi que l'histoire du

¹³ P. Bourdieu, *Les rites comme actes d'institution*, dans *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, 43, 1982, p. 58-63.

¹⁴ R. E. Giesey, *Cérémonial et puissance souveraine, France, XV^e-XVII^e siècles*, Paris, 1987 [1960]. Pour ce courant historiographique et son évolution, voir les réflexions introductives de M. A. Visceglia, *Cérémonial et politique pendant la période moderne*, dans M. A. Visceglia et C. Brice (dir.), *Cérémonial et rituel à Rome (XVI^e-XIX^e siècle)*, Rome, 1997, p. 1-10 ; M. A. Visceglia, *Riti, simboli, cerimonie nell'Italia nella prima età moderna. Una riflessione storiografica comparativa*, dans Id., *La città rituale. Roma e le sue cerimonie in età moderna*, Rome, 2002, p. 17-47, en particulier p. 22-26.

¹⁵ L'action thématique programmée du CNRS sur ce thème, dirigée par J.-P. Genet, a débouché sur plusieurs ouvrages, dont : *État et Église dans la genèse de*

cérémonial a participé au renouveau historiographique qui a permis, au moins en partie, de dépasser l'interprétation téléologique de l'État-nation comme aboutissement de la monarchie médiévale, en laissant de plus en plus de côté les perspectives sociologiques de Max Weber et de Norbert Elias, qui avaient précédemment dominé. Ce renouvellement des approches historiques des rituels politiques a été rendu possible grâce au recul critique que les historiens français de la fin du Moyen Âge et du début de l'époque moderne, Alain Boureau et Robert Descimon en particulier, ont pris à l'égard de l'école cérémonialiste américaine¹⁶. Ils ont remis en question la conception fonctionnaliste qui voyait dans les rituels des marqueurs des formes politiques primitives, typiques des civilisations pré-rationnelles, ce qui les a amenés à considérer le rituel monarchique dans une nouvelle dialectique allant au-delà du politique¹⁷.

Pour ce qui est des études sur la période contemporaine, Catherine Brice a montré la prégnance d'une telle vision du rituel, figurant comme une manifestation irrationnelle qui ne saurait convenir à une approche historique des sociétés modernes, puisque marquée par les signes de l'archaïsme politique¹⁸. Ainsi y voit-elle l'une des principales raisons du retard cumulé par les recherches sur les rituels des régimes politiques hérités des Lumières et en particulier en démocratie. En effet, les historiens qui se sont intéressés à ce thème pour l'époque contemporaine sans abandonner cette interprétation se sont d'abord concentrés sur les totalitarismes, autrement dit sur les régimes longtemps frappés par la tache du dysfonctionnement politique et relevant d'une part d'irrationnel. Or, depuis l'analyse de George L. Mosse sur le nazisme, publiée en 1974, ce type d'approche a été récusé et l'historiographie française a pris ses distances avec le paradigme de la déritualisation des sociétés modernes associé à la marche inexorable du progrès¹⁹. Les recherches historiques entre-

l'État moderne, Madrid, 1986 ; *L'État moderne, genèse : bilans et perspectives*, Paris, 1990. Voir aussi *Genèse de l'État moderne en Méditerranée : approches historiques et anthropologiques des pratiques et des représentations*, Rome, 1993 ; N. Bulst, R. Descimon et A. Guerreau (dir.), *L'État ou le roi. Les fondations de la modernité monarchique en France (XIV^e-XVII^e siècle)*, Paris, 1996.

¹⁶ *Ibid.*, en particulier l'article de A. Boureau, *Ritualité politique et modernité monarchique*, p. 9-25.

¹⁷ Cette conception de l'école cérémonialiste américaine opposant rituel et rationalité a ses racines dans l'anthropologie de la deuxième moitié du XIX^e siècle et de la première moitié du XX^e siècle, chez des auteurs comme Edward Tylor et James G. Frazer. Max Gluckman semble suivre cette vision lorsque, dans les sociétés tribales étudiées, il caractérise le rituel par l'élément mystique dont le cérémoniel serait en revanche dépourvu, (M. Gluckman, *op. cit.*, en particulier p. 251).

¹⁸ C. Brice, *Le XIX^e siècle*, dans M. A. Visceglia et C. Brice (dir.), *op. cit.*, p. 19-26.

¹⁹ G. L. Mosse, *La nazionalizzazione delle masse. Simbolismo politico e movi-*

prises à partir des années 1980-1990, dans le cadre de ce renouvellement historiographique influencé par les approches anthropologiques de David Kertzer et Clifford Geertz, ont mis en évidence la pérennité des rituels, dès lors reconnus comme instruments puissants de la structure de pouvoir de toute société dont la force tient à la charge émotionnelle de leurs symboles²⁰.

Plus encore, de l'autre côté des Alpes, l'étude des rituels de l'Italie contemporaine et en général de toutes les périodes n'a suscité qu'un intérêt très tardif²¹. Ceci s'explique tout d'abord par la rencontre manquée entre l'histoire et l'anthropologie. En effet, comme le souligne Duccio Balestracci pour le Moyen Âge, le dialogue avec les autres disciplines et en particulier avec l'anthropologie a été difficile en Italie, probablement en raison de la méfiance à l'égard des schémas théoriques d'une tradition historiographique italienne plutôt encline à la démarche empirique²². D'autre part, il faut rappeler l'attention toute particulière que les historiens de l'Italie moderne ont consacrée au thème de la genèse de l'État, un paradigme globalisant qui, on le sait, a laissé très peu de place à la réflexion sur le cérémonial politique, et ce d'autant plus que leur regard s'est longuement attardé sur les caractères spécifiques des anciens États italiens face aux grandes monarchies nationales. Cette particularité de la situation italienne a également contribué à limiter le développement de ce champ d'études alors que l'une des directions majeures de la recherche européenne a porté précisément sur le cérémonial monarchique.

En Italie, l'histoire des rituels est donc une tradition récente, pour l'essentiel importée d'autres écoles historiographiques plus habituées au dialogue avec l'anthropologie et la sociologie. Autour des années 1970-1980, cette ouverture à l'égard des autres disciplines des sciences sociales a été favorisée dans la péninsule par le renforcement des contacts avec les écoles historiographiques étran-

menti di massa in Germania dalle guerre napoleoniche al Terzo Reich, trad. it., Bologne, 1975.

²⁰ D. I. Kertzer, *Ritual, Politics and Power*, New Haven, 1988, en particulier p. 95. Sur ce nouveau courant historiographique voir C. Brice, *Le XIX^e siècle*, cit.

²¹ Sur les raisons d'ensemble à l'origine du retard de l'historiographie italienne, voir les réflexions de M. A. Visceglia, *Cérémonial et politique*, cit., p. 1-10 ; Id., *Riti, simboli*, cit., en particulier p. 25-29 ; et de M. Fantoni, *Simbologia e ritualità : definizione di un campo di studi*, dans *Simboli e rituali nelle città toscane tra Medioevo e prima Età moderna*, Actes du colloque international (Arezzo, 21-22 mai 2004), dans *Annali Aretini*, 13 (2005) [2006], p. 7-16, en particulier p. 10-11.

²² D. Balestracci, *Medioevo italiano e medievistica. Note didattiche sulle attuali tendenze storiografiche*, Rome, 1996, en particulier ses considérations conclusives p. 169-184.

gères, auquel ont participé de nouvelles revues, notamment celle des *Quaderni storici* qui, réunissant les travaux d'un groupe hétérogène d'historiens italiens et étrangers à l'origine du nouveau paradigme historiographique de la « microstoria », devint l'un des lieux les plus actifs du débat épistémologique de ces années-là.

Or, ce tournant historiographique a proposé un changement d'échelle vers l'individu dont le destin, les stratégies et les relations sont appréhendés selon une approche empruntée à l'anthropologie. Au-delà des débats et des critiques que cette démarche méthodologique suscita sur le moment, et qui sont à l'heure actuelle quasiment apaisés, il faut lui reconnaître le mérite, entre autre, d'avoir attiré le regard de l'historien vers des structures plus complexes du vécu humain où les rituels figurent parmi les « signes » ou « traces » nécessaires pour reconstituer les comportements individuels ou de groupe relevant d'une pluralité de cultures. Ainsi les rituels s'inscrivent-ils dans la nouvelle dialectique entre culture populaire et culture des élites que l'orientation culturelle de la « microstoria » de Carlo Ginzburg s'ouvrant aux problématiques du « linguistic turn » conçoit en termes de continuum d'échanges²³. Ce dernier a notamment renouvelé l'approche du rituel par le recours à la méthode morphologique, utilisée normalement par l'anthropologie comparative, et a ainsi procédé à une étude du rituel fondée à la fois sur la perception globale du phénomène et sur l'analyse minutieuse de ses éléments décomposés et ensuite comparés²⁴.

C'est enfin sous l'influence de l'historiographie étrangère, anglophone surtout, mais aussi française, que s'est développé en Italie le filon de recherches sur le cérémonial civique. À l'origine de ce courant, qui a connu un très grand succès surtout parmi les historiens de l'Italie moderne, se situent les travaux d'Edward Muir, Richard Trexler et Ronald Weissman consacrés aux formes rituelles de la vie publique de Venise et Florence à la Renaissance²⁵. Ces trois auteurs

²³ Voir en particulier C. Ginzburg, *Les Batailles nocturnes. Sorcellerie et rituels agraires en Frioul, XVI^e-XVII^e siècle*, trad. fr., Lagrasse, 1980 [1966] ; Id., *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, Paris, 1980 [1976].

²⁴ Pour cette méthode voir V. Propp, *Morphologie du conte*, trad. fr., Paris, 1970 [1928] ; M. Bertolotti, *Carnevale di massa 1950*, Turin, 1966 ; C. Ginzburg, *Miti emblematici. Morfologia e storia*, Turin, 1986 ; L. Lazzerini, *Le radici folkloriche dell'anatomia*, dans *Quaderni storici*, 85 (1994), p. 192-233, en particulier p. 217-218.

²⁵ E. Muir, *Civic Ritual in Renaissance Venice*, Princeton, 1981 ; R. C. Trexler, *Public Life in Renaissance Florence*, Ithaca-Londres, 1991 [1980] ; et R. Weissman, *Ritual Brotherhood in Renaissance Florence*, New York, 1982. Sur ces travaux voir P. Braunstein et C. Klapisch-Zuber, *Florence et Venise : les rituels publics à l'époque de la Renaissance*, dans *Annales E.S.C.*, 38 (1983), p. 1110-1124. Sur ce courant d'études, voir M. A. Visceglia, *Cérémonial et politique*, cit., en particulier p. 7-9 ; M. Fantoni, *op. cit.*, en particulier p. 12.

américains, très ouverts aux suggestions de l'anthropologie et de la sociologie, ont fait intervenir la catégorie du « civic ritual » où les dimensions du politique, du religieux et du social se recoupent pour analyser le jeu complexe des relations entre les divers acteurs de la scène publique. Il s'agit là d'une démarche aujourd'hui absolument fondamentale qui, en partant des cas exemplaires des cités-états de Venise et Florence, a ouvert la voie à un champ d'études très fructueuses concernant aussi les liturgies civiques d'autres villes de l'Italie de la fin du Moyen Âge et de l'époque moderne²⁶. Quant à la période contemporaine, il existe également de nombreux travaux récents sur les rituels de l'Italie libérale liés à la construction de la nation et relevant de la dimension émotionnelle de la politique : c'est là qu'intervient le paradigme de la mémoire se déployant dans un contexte rituel qui investit affectivement le passé et active les mythes fondateurs, notamment un des plus puissants d'entre eux, celui du Risorgimento²⁷.

Ces nouvelles recherches sur le cérémonial politique ainsi que celles concernant d'autres aspects de la sphère publique et privée de toutes les couches de la société, tels les rituels touchant à la sociabilité, aux jeux, à la paix, à la solidarité, aux conflits, à la justice ainsi qu'à la naissance, au mariage, à la mort, au corps, à l'enfance et à la jeunesse, témoignent du foisonnement actuel des études sur la ritualité en Italie, non moindre qu'en France et en Allemagne²⁸. En défini-

²⁶ On peut citer pour exemple de ce courant très riche : M. Casini, *I gesti del principe. La festa politica a Firenze e Venezia in età rinascimentale*, Venise, 1996 ; M. Caffiero, *La risacralizzazione della città profanata : immagini e cerimoniali a Roma tra Rivoluzione e Restaurazione*, dans Id., *La nuova era. Miti e profezie dell'Italia in Rivoluzione*, Gênes, 1991, p. 133-158 ; M. A. Visceglia, *La città rituale*, cit. ; Id., *Rituali religiosi e gerarchie politiche a Napoli in età moderna*, dans P. Macry et A. Massafra (dir.), *Fra storia e storiografia. Scritti in onore di Pasquale Villani*, Bologne, 1994, p. 587-620 ; M. A. Visceglia et C. Brice (dir.), *op. cit.*

²⁷ Voir C. Brice, *Le XIX^e siècle*, cit. ; A. M. Banti, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità, onore alle origini dell'Italia unita*, Turin, 2000 ; A. M. Banti et R. Bizzocchi (dir.), *Immagini della nazione nell'Italia del Risorgimento*, Rome, 2002 ; M. Isnenghi, *L'Italia in piazza. I luoghi della vita pubblica dal 1848 ai giorni nostri*, Milan, 1994 ; I. Porciani, *La festa della nazione. Rappresentazione dello Stato e spazi sociali nell'Italia unita*, Milan, 1997.

²⁸ Qu'il suffise de donner ici quelques exemples de ce filon d'études très nombreuses et variées : S. Bertelli et G. Crifò (dir.), *Rituale, cerimoniale, etichetta*, Milan, 1985 ; F. Cardini, *Le feste in Toscana tra medioevo ed età moderna*, dans Id., *Le mura di Firenze inargentate*, Palerme, 1993, p. 295-308 ; L. Lazzarini, *op. cit.* ; F. Fineschi, *Cristo e Giuda : rituali di giustizia a Firenze in età moderna*, Florence, 1995, en particulier p. 244-261 ; I. Taddei, *I ribaldi-barattieri nella Toscana tardo-medievale : ruoli e rituali urbani*, dans *Ricerche storiche*, 26, 1996, p. 25-58 ; O. Niccoli, *Il seme della violenza. Putti, fanciulli e mammoli nell'Italia tra Cinque e Seicento*, Rome-Bari, 1995 ; L. Ricciardi, *Col senno col tesoro e colla lancia. Riti caval-*

tive, malgré l'hétérogénéité des traditions historiographiques nationales et la diversité des approches, on constate aujourd'hui dans l'historiographie des trois pays un intérêt commun à l'égard des rituels, qui s'imposent comme l'un des thèmes privilégiés de la recherche dont le champ tend de plus en plus à s'élargir à de nouveaux objets.

Ce volume consacré au domaine très vaste des rituels urbains voudrait – tant soit peu – rendre compte de cette richesse d'études où l'analyse des formes plus traditionnelles des rituels politiques, telles les entrées royales ou les funérailles monarchiques, côtoie celle des pratiques caractéristiques des rites contemporains, comme les sports, le tourisme et d'autres activités sociales productrices de ritualité. Il entend participer de la tendance anthropologique actuelle visant à adopter une conception plus extensive du rituel incluant les nouveaux objets décelés par l'analyse du présent, sans pour autant l'étendre à toute pratique comportant un caractère répétitif²⁹. Cette approche nous a semblé nécessaire pour entreprendre une réflexion sur la longue durée – du Moyen Âge à nos jours, sans négliger les références à l'Antiquité – susceptible d'établir une relation étroite entre les différentes périodes, de les faire dialoguer les unes par rapport aux autres, au-delà de toute perspective téléologique. Aussi, plutôt que de renvoyer à des notions figées et prédéfinies, avons-nous cherché un terrain d'entente commun où dénouer et faire converger les diverses interrogations pluridisciplinaires.

C'est précisément autour des traits marquants du rituel – sa polysémie, sa plasticité et sa fluidité – que nous avons construit notre objet de départ : à chaque époque nous assistons à la

lereschi nella Firenze del Magnifico Lorenzo, Florence, 1992 ; A. Zorzi, *Rituali di violenza giovanile nelle società urbane del tardo Medioevo*, dans O. Niccoli (dir.), *Infanzie. Funzioni di un gruppo liminale dal mondo classico all'Età moderna*, Florence, 1993, p. 185-209 ; Id., *Le esecuzioni delle condanne a morte a Firenze nel tardo Medioevo tra repressione penale e cerimoniale pubblico*, dans M. Miglio et G. Lombardi (dir.), *Simbolo e realtà della vita urbana nel tardo Medioevo*, Manziana, 1993, p. 1-60 ; *Simboli e rituali nelle città toscane*, cit.

²⁹ Dans cette voie, Martine Segalen définit ainsi le rituel : « Le rite ou rituel est un ensemble d'actes formalisés, expressifs, porteurs d'une dimension symbolique. Le rite est caractérisé par une configuration spatio-temporelle spécifique, par le recours à une série d'objets, par des systèmes de comportements et de langages spécifiques, par des signes emblématiques dont le sens codé constitue l'un des biens communs d'un groupe. », M. Segalen, *Rites et rituels contemporains*, Paris, 1998, p. 20. Voir aussi C. Rivière, *Les rites profanes*, Paris, 1995 ; M. Augé, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, 1994 ; Y. Le Pogam, « Avant-propos », *Corps et Culture*, disponible en format digital sur corpsetculture.revues.org/document561.html ; D. Fabre, *Le rite et ses raisons*, dans *Terrain*, 8, 1987, p. 3-7, disponible en format digital sur <http://terrain.revues.org/document3148.html>.

construction, désagrégation, transformation, hybridation, manipulation et recomposition du rituel. Et une pratique longtemps abandonnée peut être ensuite réhabilitée et chargée d'une nouvelle intensité symbolique. Nous avons donc choisi de nous interroger sur les dynamiques et le fonctionnement de ce processus *in fieri*, fortement marqué par une dialectique qui entremêle de manière très subtile tradition et rupture. Car, finalement, c'est bien le propre du rituel que de nouer des liens faussement intemporels entre le présent et la tradition et cela par un véritable jeu, la mise en scène d'une continuité postiche mais rassurante, au fondement de toute identité. Et, au bout du compte, il importe peu que tel ou tel rituel ait duré quelques mois ou des siècles, même si l'historien ne peut qu'être fasciné par « ce qui dure longtemps ». L'essentiel réside ailleurs, sans doute dans ce moment précis où le temps se lisse, dans cette instantanéité où l'on se persuade, sans en être jamais dupe, que ceux qui nous ont précédé ont agi de la même manière. Et de fait, l'historien nous semble fort bien placé pour rendre compte de cette « tension créatrice » entre temps et rituel, pour peu qu'il se départisse de l'illusoire ambition de traquer une quelconque efficacité de ce dernier.

Ilaria TADDEI

Le destin des rituels urbains

La problématique de la métamorphose des rituels a ainsi été au cœur du projet de l'équipe qui a travaillé pendant trois ans (2002-2005) entre Grenoble et Rome et dont les résultats sont présentés dans ce volume³⁰. Considérant que la longue durée permettait de sou-

³⁰ Lancé et piloté à l'Université de Grenoble par le CRHIPA (Centre de Recherche en Histoire et histoire de l'art. Italie, Pays alpins, interactions internationales), avec la collaboration de l'IEP de Grenoble (UMR PACTE) et de l'École française de Rome, ce projet s'est déployé en cinq rencontres qui ont associé des chercheurs venus de plusieurs horizons disciplinaires. À côté des représentants de l'ensemble des périodes de l'histoire ont travaillé des spécialistes en science politique, des sociologues, des anthropologues. Après une première séance de positionnement de la problématique « Faire corps dans la ville » (25 octobre 2002), où le rôle de Gérard Sabatier, de Philippe Dujardin et d'Olivier Ihl fut déterminant pour la suite, deux journées d'étude et un colloque grenoblois ont abordé la question de façon thématique : « Corps, groupes, métiers et professions » (31 janvier 2003) ; « Le politique : construire le corps symbolique » (28 mars 2003) ; « Autour du religieux » (13-14 novembre 2003). Enfin, le colloque de l'École française de Rome « Le destin des rituels dans l'espace urbain. France-Italie, XIII^e-XXI^e siècle » (20-21 janvier 2005) a tiré la somme des questions formulées au cours des rencontres précédentes en s'ouvrant à d'autres chercheurs que ceux jusque-là sollicités, notamment à de nombreux Italiens.

ligner la plasticité des processus, nous avons choisi de mettre en évidence dans les rituels l'idée de leur « destin », mais l'ouvrage ne vise pas pour autant à établir des filiations ou un finalisme sur le temps long, et encore moins à proposer une quelconque exhaustivité. Renonçant à une approche descriptive ou cumulative, il s'attache seulement à dégager à travers une série d'exemples de l'Antiquité à nos jours – et surtout à partir des siècles centraux du Moyen Âge – l'importance des réemplois, des inversions, des transformations, voire des disparitions de rituels intervenus en relation avec des changements politiques, sociaux, idéologiques ou mémoriels, ainsi qu'avec l'évolution des techniques de communication. Une attention particulière a été portée aux phénomènes de récupération et d'instrumentalisation, et par là à la circulation des modèles, aux mimétismes, à la réactivation dans de nouveaux contextes de formes qui s'étaient vidées de leur substance, non moins qu'au surgissement, dans certains cas, de rituels qui n'avaient pas été auparavant éprouvés.

Il convient de rappeler la teneur des points spécifiques développés au cours des rencontres successives et lors du colloque de Rome. Ces derniers constituent la boussole ayant guidé les différents auteurs. Ils donnent leur marque à ce livre, qui ne se limite pas à rassembler les actes des rencontres mais offre plus largement les résultats d'une enquête collective portant sur les trois espaces italien, français et allemand.

Le questionnement, compris comme transversal aux périodes historiques et aux disciplines – de l'histoire à la science politique, de l'anthropologie à la sociologie – s'est centré sur les rituels, le faire corps et la ville. Le faire corps a été appréhendé comme un désir, voire une nécessité d'agrégation qui rassemble des individus autour de diverses catégories, telles que le politique, le religieux, la mémoire collective, le festif, le quartier, le métier, le sport ou le tourisme. La ville est par excellence le lieu de l'agrégation sociale et politique où l'impératif du faire corps passe par un processus à la fois individuel et collectif prenant par prédilection la forme de rituels. L'objectif a donc été d'analyser l'articulation entre ce vouloir social et ces pratiques, entre ces dernières et leur lieu d'expression, l'espace urbain, posant comme hypothèse principale que les rituels sont capables de plasticité, ont une dynamique, un destin, une histoire et une mémoire.

On a déjà dit que ce projet n'avait pas eu pour ambition de redéfinir les rituels : les composantes en sont multiples, politiques, religieuses, touristiques ou carnavalesques. Entendues néanmoins au sens large comme des conduites sociales répétitives, codifiées et dotées d'une portée hautement symbolique et communicative, visant toujours à produire du sens, les pratiques étudiées impliquent souvent la construction d'un ordre ou la célébration d'un consensus garanti par différents pouvoirs. En portent notamment témoignage

les rituels de pacification qui empruntent la forme du serment d'adhésion à la Ligue dans les villes du royaume de France ou celle des rites plus complexes de l'Allemagne luthérienne, ainsi que le recours au culte de la Vierge dans les États de Savoie, contribuant à réorganiser un espace politique troublé par les dissensions religieuses. À l'inverse, ces pratiques se déploient parfois sous le signe d'une contestation, où rares sont les manifestations spontanées ou inorganisées.

De cette pluralité des approches, il résulte que dominant des processus qui couvrent plusieurs siècles, comme les Lupercales à Rome, le système rituel vénitien à l'époque de la Sérénissime République ou les rituels papaux de la *Rosa d'oro* et de l'intronisation du Pontife. Si certains rituels sont limités à quelques décennies, voire sont réinventés lors d'un moment de rupture tel le tumulte des Ciompi à Florence, c'est cependant toujours la perspective de la durée, de la pérennité et de ses avatars qui a été interrogée.

La notion du faire corps relève de plusieurs registres de significations. Le « corps » est celui de la ville, que l'on peut concevoir comme un organisme vivant : ainsi à Venise, « *isola di isole* » que les canaux irriguent selon Sansovino à la manière des veines d'un corps humain. Mais de la France à l'Italie ou à l'Allemagne, on songe aussi aux corps de villes, aux corporations et métiers qui y structurent l'équilibre des pouvoirs, ou encore aux clientèles distinguées par des récompenses qui leur permettent d'entrer dans des réseaux de nature sociale plus que géographique. Face au corps électoral, où le corps des hommes neutralisés dans leurs pulsions s'oppose jusqu'au milieu du XX^e siècle en France à celui des femmes cantonnées dans un état de violence, se dresse le corps sexualisé et carnavalesque des femmes du quartier Santa Lucia à Naples, qui déploie son énergie pour revendiquer des espaces de liberté. Quels sont donc ces multiples corps qui « font corps » ? Dans quelle mesure le corps symbolique survit-il au corps physique et réel, que guette et menace la désintégration ? Des « anatomies de théâtre » sont dressées à Pise lors du carnaval pour se libérer de l'obsession de la mort destructrice, des funérailles publiques tentent de mettre de l'ordre et de défier le désordre que pourrait provoquer la mort des princes luthériens de Saxe ou d'ailleurs, des individus se fondent dans un corps collectif comme à Venise où le masque en *bautta* sera utilisé au XVIII^e siècle par l'aristocratie pour se protéger et perpétuer son pouvoir malgré sa croissante faiblesse numérique.

Dans la ville les groupes, les « corps » en tant qu'acteurs produisent des rituels dont ils sont les ordonnateurs et – ou – y participent comme de simples spectateurs d'une mécanique réglée par les souverains, par exemple les Bourbons de Naples. Ces groupes restreints ou élargis, rassemblant des métiers, des corps de ville ou des classes d'âge, des quartiers et des paroisses, déploient, comme on l'a dit,

deux sortes de rituels : tantôt des rituels visant à une plus grande intégration ou à la résolution de conflits qui peuvent amener à une mobilisation de la ville dans son ensemble, et donc faire converger des « corps », tantôt des rituels de séparation, d'hostilité ou de protestation. Alors que les premiers ont une dimension essentiellement « positive » ou célébrative où, pour reprendre la formule d'Anne Lemonde, les acteurs « s'honorent tout autant qu'ils honorent » les pouvoirs, les seconds s'inscrivent dans un moment « négatif » d'opposition ou dans un espace aux marges de la société. Cette dynamique s'éloignant du centre du pouvoir peut inverser les termes de la célébration en mettant fin à des rituels ou bien conduire à des aménagements, voire à l'invention de formes nouvelles. Il reste que – le cas de Venise à la fin du Moyen Âge le montre – ces moments ne demeurent pas sans liens entre eux et qu'un rapport s'établit entre les divers langages rituels. Pour chacun d'entre eux, il s'agit d'assurer la cohésion d'un corps collectif et d'en définir l'identité. Cette fonction identitaire que Pierre Bourdieu assigne à la notion de « rites d'institution » peut aussi passer par le carnavalesque et la dérision. C'est ce que l'on voit à Parme, lorsqu'à l'occasion du carnaval de 1318 les ordres des Templiers et des Gerosolimitani sont intégrés dans le contexte urbain. C'est aussi ce qui se passe dans les mobilisations de masse ou les manifestations d'opposition qui ont marqué ces dernières années à travers l'Italie le « réveil de la place », produisant dans des rites « contre » et dans des rites « pour » le pouvoir politique de nouvelles formes d'agrégation qui rappellent l'inversion rituelle propre au carnaval. L'expérience rituelle du faire corps dépasse toutefois cette perspective et inclut également la simple optique du vivre ensemble qui caractérise les rassemblements d'aujourd'hui, jusque dans les placettes et les cours moins connues d'une ville touristique comme Venise.

Les rituels s'inscrivent dans l'espace urbain et en sont indissociables, entraînant des réajustements urbanistiques. Ainsi dans la Florence des XVI^e et XVII^e siècles les « royaumes » constitués par des groupes de travailleurs du textile produisent-ils un espace à la fois politique et territorial qui double la réalité de la ville ducale. Les lieux de la ville sont utilisés pour des rassemblements, des cortèges, des processions, des parades. Des places ou monuments emblématiques y sont choisis, le territoire y est marqué, des axes ou des quartiers sont promus puis abandonnés. Or, ces espaces n'ont pas été compris seulement de manière passive, comme lieux de la mise en scène des groupes et de la cité, mais également comme étant façonnés et qualifiés par les opérations rituelles. C'est dire aussi que les rituels interviennent directement sur l'espace, contribuent à le fabriquer en l'investissant de nouvelles significations, créent des relations étroites avec la ville et mettent en œuvre des pratiques de marginalisation ou de conquête de lieux

urbains. Grâce au ghetto la communauté juive, objet de violences rituelles, est stabilisée dans l'espace romain. C'est en revanche à une véritable expansion de l'espace que l'on assiste avec les célébrations de la paix de Westphalie par les luthériens à Augsbourg aux XVII^e et XVIII^e siècles, tout comme dans l'actuelle fête des Lumières à Lyon le 8 décembre. De la sorte, l'accent a été mis sur les remodelages urbanistiques auxquels se livrent les acteurs sociaux pour organiser et structurer les rituels, ou au contraire pour les réduire, voire éliminer certains d'entre eux. Consommateurs d'espace, les rituels du faire corps assurent, selon l'évolution des facteurs qui les mobilisent (religieux, économiques, syndicaux, ethniques, politiques, festifs, etc.), la promotion, le succès, l'abandon ou le déplacement de hauts lieux dans la cité.

Cette double dimension de l'espace nous a permis de revisiter l'hypothèse d'un relâchement du rapport entre le rituel et l'espace urbain dans nos sociétés contemporaines, lié à l'idée que la lisibilité de la ville tendrait à s'effacer avec le développement de l'instantanéité et le processus de mondialisation. Cette évolution aurait compromis inexorablement la relation fondée sur des repères topographiques ou historiques, expliquant la disparition de certaines cérémonies comme celle du 11 novembre en France ou le désinvestissement du souvenir au profit d'un tourisme de la mémoire. En fait, parallèlement à ces phénomènes de rupture ou d'oubli, aux dynamiques de construction ou de récupération rituelles, d'autres lieux d'ancrage de l'identité urbaine sont mis en œuvre. Aussi le cadre choisi pour réfléchir sur le destin des rituels, en l'occurrence l'espace urbain public, ne suffit-il pas à rendre intelligibles l'ensemble des processus de transformation des rituels. Espace polycentrique, avec ses places et ses quartiers, la ville se constitue assurément par le jeu de lieux qui en annexent d'autres en les ritualisant. Mais les rituels politiques produisent encore d'autres formes d'espaces, depuis ceux, internes à la ville, de l'isoloir, du bureau de vote ou du stade jusqu'à ceux qui transcendent la forme urbaine elle-même ou l'évitent : espaces de la nation et de sa religion civile, horizon de la globalisation, espaces immatériels.

L'utilisation et la charge symbolique des lieux urbains sont par conséquent destinées à évoluer et l'étude des diverses pratiques de consommation d'espace permet de saisir la genèse de certains rituels et les réappropriations qu'ils opèrent. La dimension spatiale du lieu (réel ou mythique) se double de celle, temporelle, de la mémoire que le rituel dote d'une valeur symbolique. Cette prégnance de la mémoire urbaine s'affirme dans les archives des villes dauphinoises qui rapportent à la fin du Moyen Âge les entrées solennelles, dans les rituels électoraux de la Florence des Albizzi ou dans les chroniques vénitienes qui construisent et transmettent l'image faussée d'une réalité immuable, dont le mythe finit aujourd'hui par vider le lieu

même de sa substance. La mémoire est encore à l'œuvre dans les récits que produisent sur leur propre histoire les villes françaises à la fin de l'époque moderne, tout comme elle favorise les réinventions du *palio* de Sienne aux XIX^e et XX^e siècles. Un des exemples les plus marquants de cette recomposition est celui du Risorgimento, où la mémoire collective rassemble des *exempla* puisés dans les époques antérieures. Cela pose la question fondamentale du lien entre le rituel et l'écrit, et par là des sources qui conservent, transmettent, façonnent, voire réinventent le rituel lui-même. On voit ainsi à quel point des lieux mentaux, s'appuyant sur des espaces d'écriture, se sont faits les vecteurs d'une mise en image ritualisée de la ville et de ses pouvoirs. En devenant à leur tour des rituels, ces images transmises sont propres à amplifier les parcours des corps dans la ville, à garder la mémoire des faits du prince ou du corps civique en vue de perpétuer des mécanismes d'agrégation identitaire qui, sans le secours de l'écrit, ne cesseraient d'être voués à l'instabilité et à la force explosive du conflit.

Gilles BERTRAND

BIBLIOGRAPHIE

LE RITUEL ET SES APPROCHES

- Althoff, Gerd, *Les rituels*, dans J.-C. Schmitt, J. Revel et O. G. Oexle (dir.), *op. cit.*, p. 231-242.
- Augé, Marc, *Pour une anthropologie des mondes contemporains*, Paris, Aubier, 1994.
- Balestracci, Duccio, *Medioevo italiano e medievistica. Note didattiche sulle attuali tendenze storiografiche*, Rome, Il Calamo, 1996.
- Banti, Alberto Mario et Bizzocchi, Roberto (dir.), *Immagini della nazione nell'Italia del Risorgimento*, Rome, Carocci, 2002.
- Banti, Alberto Mario, *La nazione del Risorgimento. Parentela, sanità e onore alle origini dell'Italia unita*, Turin, Einaudi, 2000.
- Bertelli, Sergio et Crifò, Giuliano (dir.), *Rituale, cerimoniale, etichetta*, Milan, Bompiani, 1985.
- Bertolotti, Maurizio, *Carnevale di massa 1950*, Turin, Einaudi, 1966.
- Bourdieu, Pierre, *Les rites comme actes d'institution*, dans *Actes de la recherche en Sciences Sociales*, 43, 1982, p. 58-63.
- Boureau, Alain, *Ritualité politique et modernité monarchique*, dans Neithard Bulst, Robert Descimon et Alain Guerreau (dir.), *op. cit.*, p. 9-25.
- Braunstein, Philippe et Klapisch-Zuber, Christiane, *Florence et Venise : les rituels publics à l'époque de la Renaissance*, dans *Annales E.S.C.*, 38 (1983), p. 1110-1124.
- Buc, Philippe, *Dangereux rituels. De l'Histoire médiévale aux sciences humaines*, Paris, PUF, 2003.

- Buc, Philippe, *Rituels et institutions, Commentaire*, dans J.-C. Schmitt, J. Revel et O. G. Oexle (dir.), *op. cit.*, p. 265-268.
- Bulst, Neithard, Descimon, Robert et Guerreau, Alain (dir.), *L'État ou le roi. Les fondations de la modernité monarchique en France (XIV^e-XVII^e siècle)*, Paris, Éd. de la Maison des sciences de l'homme, 1996.
- Caffiero, Marina, *La risacralizzazione della città profanata : immagini e cerimoniali a Roma tra Rivoluzione e Restaurazione*, dans Id., *La nuova era. Miti e profezie dell'Italia in Rivoluzione*, Gênes, Marietti, 1991, p. 133-158.
- Capistegui, Francisco Javier, *Ernst Kantorowicz (1895-1963)*, dans Jaume Aurell et Francisco Crosas (dir.), *Rewriting the Middle Ages in the Twentieth Century*, Turnhout, Brepols, 2005, p. 195-221.
- Cardini, Franco, *Le feste in Toscana tra medioevo ed età moderna*, dans Id., *Le mura di Firenze inargentate*, Palerme, Sellerio, 1993, p. 295-308.
- Casini, Matteo, *I gesti del principe. La festa politica a Firenze e Venezia in età rinascimentale*, Venise, Marsilio, 1996.
- Chiffolleau, Jacques, Martines, Lauro et Paravicini Bagliani, Agostino (dir.), *Riti e rituali nelle società medievali*, Spolète, Centro italiano di Studi sull'Alto Medioevo, 1994.
- Durkheim, Émile, *Les formes élémentaires de la vie religieuse. Le système totémique en Australie*, Paris, PUF, 1985⁷, [1912].
- Fabre, Daniel, *Le rite et ses raisons*, dans *Terrain*, 8, 1987, p. 3-7, disponible en format digital sur <http://terrain.revues.org/document/3148.html>.
- Fantoni, Marcello, *Simbologia e ritualità : definizione di un campo di studi*, dans *Simboli e rituali nelle città toscane*, cit.
- Fineschi, Filippo, *Cristo e Giuda : rituali di giustizia a Firenze in età moderna*, Florence, Alberto Bruschi, 1995.
- Gauvard, Claude, *Le rituel, objet d'histoire*, dans J.-C. Schmitt, J. Revel et O. G. Oexle (dir.), *op. cit.*, p. 269-281.
- Geertz, Clifford C., *The Interpretation of Cultures : selected essays*, New York, Basic Books, 1993 [1973].
- Genèse de l'État moderne en Méditerranée : approches historique et anthropologique des pratiques et des représentations*, Rome, École française de Rome, 1993.
- Genet, Jean-Philippe (dir.), *État et Église dans la genèse de l'État moderne*, Madrid, Casa de Velásquez, 1986.
- Genet, Jean-Philippe (dir.), *L'État moderne, genèse : bilans et perspectives*, Paris, Éd. du CNRS, 1990.
- Giesey, Ralph, *Cérémonial et puissance souveraine en France : XV^e-XVII^e siècle*, Paris, Colin, 1987 [1960].
- Ginzburg, Carlo, *Miti emblemici spie. Morfologia e storia*, Turin, Einaudi, 1986.
- Ginzburg, Carlo, *Le fromage et les vers. L'univers d'un meunier du XVI^e siècle*, trad. fr., Paris, Flammarion, 1980 (1976).
- Ginzburg, Carlo, *Les Batailles nocturnes. Sorcellerie et rituels agraires en Frioul, XVI^e-XVII^e siècle*, trad. fr., Lagrasse, Verdier, 1980 [1966].
- Gluckman, Max, *Politics, law and ritual in tribal society*, Chicago, Aldine Publishing Company, 1965.

- Isnenghi, Mario, *L'Italia in piazza : i luoghi della vita pubblica dal 1848 ai giorni nostri*, Milan, A. Mondadori, 1994.
- Jacob, Robert, *Rituel*, dans Michel Zink, Claude Gauvard et Alain de Libera, *Dictionnaire du Moyen Âge*, Paris, 2002, p. 1219-1221.
- Kantorowicz, Ernst, *Les deux corps du roi, essai sur la théologie politique au Moyen Âge*, trad. fr., Paris, Gallimard, 1989 [*The King's Two Bodies. A Study in Medieval Political Theology*, Princeton, University Press, 1957].
- Kertzer, David I., *Ritual, Politics and Power*, New Haven, Yale University Press, 1988.
- Lazzerini, Luigi, *Le radici folkloriche dell'anatomia*, dans *Quaderni storici*, 85 (1994), p. 192-233.
- Le Pogam, Yves, « Avant-propos », *Corps et Culture*, 2005, disponible en format digital sur <http://corpsetculture.revues.org/document/561.html>.
- Lewis, Gilbert, *Riti*, dans *Enciclopedia delle scienze sociali*, Rome, Istituto della Enciclopedia Italiana, 1997, vol. VII, p. 464-473.
- Melville, Gert, *L'institutionnalité médiévale dans sa pluridimensionnalité*, dans J.-C. Schmitt, J. Revel et O. G. Oexle (dir.), *op. cit.*, p. 243-264.
- Mosse, George L., *La nazionalizzazione delle masse. Simbolismo politico e movimenti di massa in Germania dalle guerre napoleoniche al Terzo Reich*, trad. it., Bologne, Il Mulino, 1975.
- Muir, Edward, *Civic Ritual in Renaissance Venice*, Princeton, University Press, 1981.
- Niccoli, Ottavia, *Il seme della violenza. Putti, fanciulli e mammoli nell'Italia tra Cinque e Seicento*, Rome-Bari, Laterza, 1995.
- Porciani, Ilaria, *La festa della nazione : rappresentazione dello stato e spazi sociali nell'Italia unita*, Bologne, Il Mulino, 1997.
- Propp, Vladimir, *Morphologie du conte*, trad. fr., Paris, Seuil, 1970 [1928].
- Radcliffe-Brown, Alfred Reginald, *Structure et fonction dans la société primitive*, trad. de F. et Louis Marin, Paris, Les Éditions de Minuit, 1968.
- Ricciardi, Lucia, *Col senno col tesoro e colla lancia. Riti cavallereschi nella Firenze del Magnifico Lorenzo*, Florence, Le Lettere, 1992.
- Rivière, Claude, *Les rites profanes*, Paris, PUF, 1995.
- Rivière, Claude, *Rite*, dans Sylvain Auroux (dir.), *Les notions philosophiques*, Paris, PUF, 1990, t. II, p. 2278-2279.
- Schmitt, Jean-Claude, Revel, Jacques et Oexle, Otto Gerhard (dir.), *Les tendances actuelles de l'histoire du Moyen Âge en France et en Allemagne*, Paris, Publications de la Sorbonne, 2002.
- Schramm, Percy Ernst, *Die deutschen Kaiser und Könige in Bildern ihrer Zeit*, 2 vol., Leipzig, B. G. Teubner, 1928.
- Segalen, Martine, *Rites et rituels contemporains*, Paris, Nathan, 1998.
- Simboli e rituali nelle città toscane tra Medioevo e prima Età moderna*, Actes du colloque international (Arezzo, 21-22 mai 2004), dans *Annali Aretini*, 13 (2005) [2006], p. 7-16.
- Taddei, Ilaria, *I ribaldi-barattieri nella Toscana tardo-medievale : ruoli e rituali urbani*, dans *Ricerche storiche*, 26, 1996, p. 25-58.
- Trexler, Richard Charles, *Public Life in Renaissance Florence*, Ithaca-Londres, Cornell University Press, 1991 [1980].

- Turner, Victor W., *Le phénomène rituel. Structure et contre-structure*, trad. de l'anglais par Gérard Guillet, Paris, PUF, 1990 [*The Ritual Process. Structure and Anti-structure*, Londres, Routledge et Kegan Paul, 1969].
- Valeri, Valerio, *Rito*, dans *Enciclopedia*, Turin, Einaudi, 1981, p. 229-243.
- Van Gennep, Arnold, *Les rites de passage*, Paris, Picard, 1981 [1909].
- Visceglia, Maria Antonietta et Brice, Catherine, (dir.), *Cérémonial et rituel à Rome : XVI^e-XIX^e siècle*, Rome, École française de Rome, 1997.
- Visceglia, Maria Antonietta, *La città rituale. Roma e le sue cerimonie in età moderna*, Roma, Viella, 2002.
- Visceglia, Maria Antonietta, *Rituali religiosi e gerarchie politiche a Napoli in età moderna*, dans Paolo Macry et Angelo Massafra (dir.), *Fra storia e storiografia. Scritti in onore di Pasquale Villani*, Bologne, Il Mulino, 1994, p. 587-620.
- Weber, Florence, *Rite*, dans Sylvain Auroux (dir.), *Les notions philosophiques*, Paris, PUF, 1990, t. II, p. 2279-2280.
- Weissman, Ronald F. E., *Ritual brotherhood in Renaissance Florence*, New York, Academic Press, 1982.
- Zorzi, Andrea, *Le esecuzioni delle condanne a morte a Firenze nel tardo Medioevo tra repressione penale e cerimoniale pubblico*, dans Massimo Miglio et Giuseppe Lombardi (dir.), *Simbolo e realtà della vita urbana nel tardo Medioevo*, Manziana (RM), Vecchiarelli Editore, 1993, p. 1-60.
- Zorzi, Andrea, *Rituali di violenza giovanile nelle società urbane del tardo Medioevo*, dans Ottavia Niccoli (dir.), *Infanzie. Funzioni di un gruppo liminale dal mondo classico all'Età moderna*, Florence, Ponte alle Grazie, 1993, p. 185-209.

